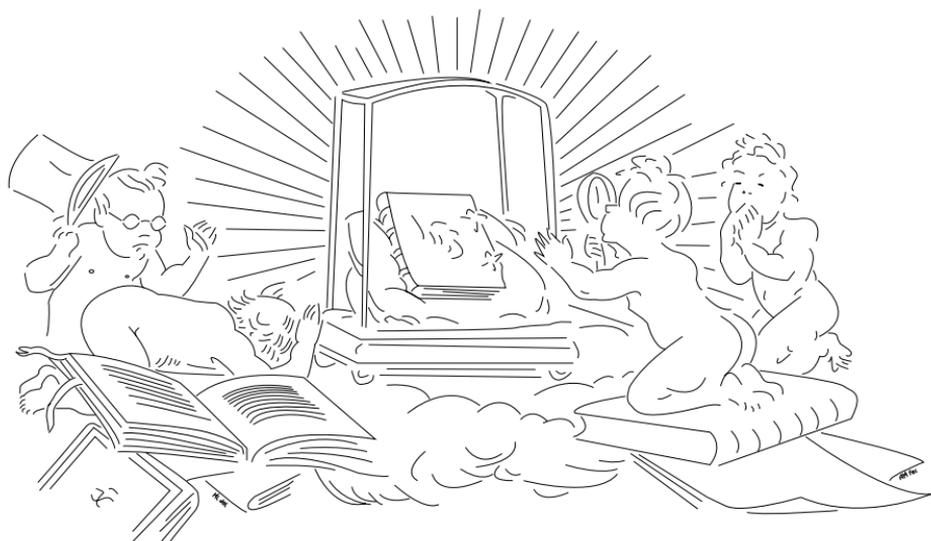


Charles NODIER

Le Bibliomane
Conte fantastique



LE BIBLIOMANE
Conte fantastique



Charles NODIER

Le Bibliomane
Conte fantastique

Édition d'Alexandre Metzener

Enrichie d'un lexique
et de deux *Préfaces*

Couverture originale par Teo Nos



À Prilly
Aux Presses Inverses

MMXX

Il a été tiré de cet ouvrage
20 exemplaires de tête, justifiés I à XX,
sous couverture originale rempliée,
&
250 exemplaires d'édition
sous jaquette illustrée.

Au moment où Charles Nodier compose *Le Bibliomane* (1831), sa renommée littéraire est à son sommet. Il avait été nommé bibliothécaire du comte d'Artois à l'Arsenal depuis 1824 et il accueillait dans son salon littéraire les figures qui marqueraient le siècle: Dumas, Musset, Balzac, Nerval...

Ce conte tragi-comique, qui met en scène la fin d'un bibliophile obsessionnel, est paru pour la première fois dans le premier volume de *Paris ou le livre des Cent et un*. Immense entreprise éditoriale, lancée par Ladvoat, au bord de la faillite, *Paris ou le livre des Cent et un*, qui comptera 15 volumes, entre 1831 et 1834, se présente comme un recueil d'études de mœurs, de courtes nouvelles ou de contes composés par les plus grands auteurs du siècle.

Le Bibliomane sera ensuite imprimé avec les *Contes*, dans les *Œuvres complètes de Nodier*, éditées du vivant de l'auteur. Ces contes seront ensuite republiés à maintes reprises jusqu'à nos jours. Il faudra toutefois attendre la fin du XIX^e

siècle pour voir apparaître une édition séparée du *Bibliomane*. C'est en 1894 que Conquet à Paris publie un charmant volume illustré de 24 délicieuses compositions de Maurice Leloir¹.

Pendant plus d'un demi-siècle après sa mort, survenue en 1844, Nodier « sera considéré comme l'auteur de contes pour enfants et de dissertations philologiques et entomologiques que personne ne prend au sérieux² ». C'est seulement après la première guerre mondiale, et suite à deux thèses, celle de Jean Larat en 1923 et celle de Jules Vodoz en 1925, que Charles Nodier sort d'un oubli relatif et prend la place que nous lui connaissons aujourd'hui, celle de précurseur du romantisme français.

Dans cette nouvelle édition, afin de faciliter la compréhension de quelques allusions bibliophiliques, nous nous sommes permis de disposer des notes dans le texte. Les termes suivis d'un * se retrouvent expliqués dans le bref lexique bibliophile qui suit le conte.

1 Bibliographie en fin de volume.

2 Albert Kies, « La destruction du roman dans l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept Châteaux* de Charles Nodier », *Narration et interprétation*, Bruxelles: Presses de l'université Saint-Louis, 1984, p. 141.

Enfin, pour saisir au mieux Nodier-conteur et Nodier-bibliophile, vous trouverez deux *Préfaces* en fin de volume, la première de Nodier lui-même, la seconde de Jacques Joseph Techener, son ami libraire avec qui il fondera le *Bulletin du bibliophile* en 1833 et qui s'occupera de la vente de sa collection à sa mort, en 1844.

Voici, ami lecteur, une cocasse introduction à l'univers bibliophile que les Presses inverses vous offrent ici ! Et qui, nous l'espérons, vous fera apprécier à sa bibliophilique valeur les hautes marges qui vous attendent...

LE BIBLIOMANE

Vous avez tous connu ce bon Théodore, sur la tombe duquel je viens jeter des fleurs, en priant le ciel que la terre lui soit légère.

Ces deux lambeaux de phrase, qui sont aussi de votre connaissance, vous annoncent assez que je me propose de lui consacrer quelques pages de notice nécrologique ou d'oraison funèbre.

Il y a vingt ans que Théodore s'était retiré du monde pour travailler ou pour ne rien faire : lequel des deux, c'était un grand secret. Il songeait, et l'on ne savait à quoi il songeait. Il passait sa vie au milieu des livres, et ne s'occupait que de livres, ce qui avait donné lieu à quelques-uns de penser qu'il composait un livre qui rendrait tous les livres inutiles ; mais ils se trompaient évidemment. Théodore avait tiré trop bon parti de ses études pour ignorer que ce livre est fait il y a trois cents ans. C'est le treizième chapitre du livre premier de Rabelais.

Théodore ne parlait plus, ne riait plus, ne jouait plus, ne mangeait plus, n'allait plus ni au bal, ni à

la comédie. Les femmes qu'il avait aimées dans sa jeunesse n'attiraient plus ses regards, ou tout au plus il ne les regardait qu'au pied; et quand une chaussure élégante de quelque brillante couleur avait frappé son attention: «Hélas! disait-il en tirant un gémissement profond de sa poitrine, voilà bien du maroquin* perdu!»

Il avait autrefois sacrifié à la mode: les mémoires du temps nous apprennent qu'il est le premier qui ait noué la cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat qui la nouait à droite, et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu.

Théodore ne se souciait plus de la mode.

Il n'a eu pendant vingt ans qu'une dispute avec son tailleur: «Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous, si l'on oublie encore une fois de me faire des poches in-quarto*».

La politique, dont les chances ridicules ont créé la fortune de tant de sots, ne parvint jamais à le distraire plus d'un moment de ses méditations. Elle le mettait de mauvaise humeur, depuis les folles entreprises de Napoléon dans le Nord, qui avaient fait enchérir le cuir de Russie*. Il approuva cependant l'intervention française dans les révolutions d'Espagne.

« C'est, dit-il, une belle occasion pour rapporter de la Péninsule des romans de chevalerie et des *Cancioneros** ».

Mais l'armée expéditionnaire ne s'en avisa nullement, et il en fut piqué. Quand on lui parlait Trocadero, il répondait ironiquement *Romancero**, ce qui le fit passer pour libéral.

La mémorable campagne de M. de Bourmont sur les côtes d'Afrique le transporta de joie. « Grâce au ciel, dit-il en se frottant les mains, nous aurons les maroquins du Levant à bon marché » ; ce qui le fit passer pour carliste¹.

Il se promenait l'été dernier dans une rue populeuse, en collationnant un livre. D'honnêtes citoyens, qui sortaient du cabaret d'un pied titubant, vinrent le prier, le couteau sur la gorge, au nom de la liberté des opinions, de crier : « *Vivent les Polonais !* »

« Je ne demande pas mieux, répondit Théodore, dont la pensée était un cri éternel en faveur du genre humain, mais pourrais-je vous demander à quel propos ? »

¹ De tendance conservatrice et anti-libérale, le carliste revendique le trône d'Espagne pour la branche aînée des Bourbons d'Espagne.

« Parce que nous déclarons la guerre à la Hollande qui opprime les Polonais, sous prétexte qu'ils n'aiment pas les jésuites », répartit l'ami des lumières, qui était un rude géographe et un intrépide logicien.

« Dieu nous pardonne ! murmura notre ami, en croisant piteusement les mains. Serons-nous donc réduits au prétendu papier de Hollande de M. Montgolfier ? »

L'homme éminemment civilisé lui cassa la jambe d'un coup de bâton. Théodore passa trois mois au lit à compulsier des catalogues de livres. Disposé comme il l'a toujours été à prendre les émotions à l'extrême, cette lecture lui enflamma le sang.

Dans sa convalescence même son sommeil était horriblement agité. Sa femme le réveilla une nuit au milieu des angoisses d'un cauchemar :

« Vous arrivez à propos, lui dit-il en l'embrasant, pour m'empêcher de mourir d'effroi et de douleur. J'étais entouré de monstres qui ne m'auraient point fait de quartier.

« Et quels monstres pouvez-vous redouter, mon bon ami, vous qui n'avez jamais fait de mal à personne ? »

« C'était, s'il m'en souvient, l'ombre de Purgold dont les funestes ciseaux mordaient d'un pouce et

FIN DE L'APERÇU